Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique (2025), **70**, 705–732
doi:10.1017/cnj.2026.10028

CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS

ARTICLE

De la divergence du français mitchif : le cas des marqueurs de conséquence

Davy Bigot[1] and Robert Papen[2]

[1]Études françaises, Concordia University, Canada and [2]Linguistique, Université du Québec à Montréal, Canada
Corresponding author: Davy Bigot; Email: davy.bigot@concordia.ca

(Received 28 February 2024; revised 6 March 2025; accepted 4 April 2025)

Résumé
Cette étude se concentre sur la dissidence linguistique du français mitchif, une variété en voie de disparition du français laurentien, parlée par un nombre diminuant de Métis de l'Ouest canadien. L'analyse se focalise sur l'utilisation des marqueurs de conséquence *(ça) fait (que), donc, alors* et *so* dans un corpus comprenant une cinquantaine d'entretiens recueillis au sein de la communauté métisse de Saint-Laurent, au Manitoba, durant les années 1980. Les résultats internes soutiennent l'hypothèse d'une parenté linguistique avec d'autres variétés du français laurentien. En parallèle, les données externes indiquent une nette dominance de la variante *(ça) fait (que)*, renforçant ainsi le caractère fortement vernaculaire du français michif en comparaison avec d'autres variétés du français laurentien. Enfin, l'analyse d'extraits d'entrevues démontre que l'utilisation soutenue des variantes vernaculaires joue un rôle crucial en tant que marqueur identitaire, permettant aux locuteurs de revendiquer leur appartenance culturelle ainsi qu'une langue qu'ils perçoivent comme distincte de celle des autres francophones.

Mots-clés: sociolinguistique; variation linguistique; français mitchif

Abstract
This study examines the linguistic dissidence of Michif French, an endangered variety of Laurentian French spoken by a declining number of Métis people in Western Canada. The analysis focuses on the use of consequence markers *(ça) fait (que), donc, alors*, and *so* in a corpus of approximately fifty interviews collected within the Métis community of Saint-Laurent, Manitoba, in the 1980s. Internal findings support the hypothesis of a linguistic kinship with other varieties of Laurentian French. At the same time, external data reveal a clear dominance of the variant *(ça) fait (que)*, thereby reinforcing the highly vernacular character of Michif French in comparison with other Laurentian French varieties. Finally, the analysis of interview excerpts shows that the sustained use of vernacular variants plays a crucial role as an identity marker, enabling speakers to assert both their cultural belonging and a linguistic variety they perceive as distinct from that of other Francophones.

Keywords: sociolinguistics; linguistic variation; Mitchif French

© Canadian Linguistic Association/Association canadienne de linguistique 2026. This is an Open Access article, distributed under the terms of the Creative Commons Attribution licence (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/), which permits unrestricted re-use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

1. Introduction

La langue française a été introduite dans les Plaines à l'ouest des Grands Lacs à partir des explorations de Pierre de La Vérendrye et ses fils, qui ont établi une série de postes de traite jusqu'aux confins des montagnes Rocheuses entre 1738 et 1751 (p. ex. le Fort de la Jonquière en 1751, devenu la ville de Calgary). Ces postes de traite étaient occupés par des centaines d'hommes de la Nouvelle-France. Rapidement, la traite des fourrures fut organisée par de petits marchands de Montréal qui embauchaient des équipes de jeunes hommes qui partaient en 'dérouine', c'est-à-dire qu'ils se rendaient dans les territoires des Autochtones pour y faire la traite directement.

Après la fin de leur contrat, certains décidèrent de rester sur place, devenant ce qu'on appelait des 'hommes libres', et prirent des épouses autochtones 'à la façon du pays' (Berthelette 2023). Suite à la conquête de la Nouvelle-France par la Grande-Bretagne en 1763, ce sont les employés francophones des compagnies de traite des fourrures (les deux plus importantes étant la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson) qui prirent pour épouses de jeunes filles autochtones. La première langue des enfants issus de ces unions était la langue maternelle de la mère, par exemple le saulteaux (nahkaweewin), le cri des Plaines (neehiyaweewin), l'assiniboine (nakoda) ou le chipewyan (dénésuline). Certains ont également appris comme langue seconde celle du père, une variété vernaculaire du français de la Nouvelle-France, qui est restée la deuxième langue d'un bon nombre de Métis jusqu'au 20^{e} siècle (St-Onge 2004). Cette langue fait partie des plus anciens vestiges de la diaspora du français laurentien (ci-après FL).[1] On l'appelle aujourd'hui le français mitchif (ou métis) (ci-après FM). Le terme *mitchif* (également *métchif/métchiss/mitchiss*) est la prononciation locale du terme *métif* (ou *mestif*), du latin commun *mixtīcius* 'd'origine mixte' qui était couramment utilisé en France et en Nouvelle-France (et plus tard au Canada) jusqu'au XIX^{e} siècle pour désigner les personnes de filiation mixte, en particulier celles qui étaient composées d'un Français et d'une femme autochtone. Son équivalent, le terme *métis*, est maintenant utilisé pour désigner l'un des trois peuples autochtones du Canada, les autres étant les Premières Nations et les Inuits.

Il faut souligner que les Métis ont tendance à utiliser le terme *mitchif* pour désigner les différentes langues qu'ils parlent ou ont parlées, à l'exception notable de l'anglais. Ainsi, pour de nombreux Métis, il y aurait au moins trois « variétés » de *mitchif* : 1) le français mitchif, dont il sera ici question ; 2) le mitchif dit 'traditionnel' (ou du Sud), une langue hybride franco-crie, dont les syntagmes nominaux sont issus du français et les verbes sont issus du cri, et 3) le mitchif dit 'du Nord', une variété de cri ayant historiquement emprunté quelque deux cent mots au français des missionnaires, mais dont la plupart sont maintenant remplacés par des termes anglais (Papen 2021).[2] Il va sans dire que l'ambiguïté du terme *mitchif* pose énormément de problèmes

[1] Le terme *français laurentien* désigne le français du Québec et de sa diaspora alors que *français acadien* renvoie aux dialectes parlés dans les Maritimes.

[2] La plupart des organismes politiques métis, dont le *Ralliement national des Métis*, considèrent la langue hybride franco-crie comme leur langue « historique et officielle ».

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

d'identification, d'autant plus que la composante française du mitchif 'traditionnel' correspond précisément au FM.[3]

Le FM est encore parlé par un nombre diminuant de locuteurs dans les provinces à l'ouest de l'Ontario, et peut-être dans la région de Turtle Mountain dans le Dakota du Nord. Évidemment, vu l'immense territoire sur lequel se parle le FM, il existe un certain degré de variation dialectale selon le lieu d'origine des locuteurs (Papen 2018), mais les recherches effectuées dans des lieux aussi différents que Lac La Biche, en Alberta (Douaud 1985), Duck Lake/Batoche, en Saskatchewan (Papen 1984, 2002) et Saint-Laurent, au Manitoba (Papen 2004) révèlent l'unité structurale fondamentale du FM partout où il est parlé.

Ce français parlé par les Métis s'est développé de manière plus ou moins autonome, avec une influence grammaticale et phonétique continue du saulteaux et du cri. Après les années 1850, les enfants métis ont souvent été éduqués en français (brièvement, pour la plupart) et ce que l'on appelait le 'français des missions', c'est-à-dire le français normatif (ci-après FN) parlé par les missionnaires, les religieuses ou les enseignants venant du Québec ou d'Europe, a donc eu une certaine influence sur l'évolution de la langue.

En 1870, lorsque la province du Manitoba fut créée sous la direction du chef métis Louis Riel, une bonne partie de la population parlait principalement le français mitchif. Néanmoins, en raison de l'arrivée massive de milliers de colons de l'Ontario et d'ailleurs, de nombreux Métis ont quitté le Manitoba pour se déplacer vers les provinces actuelles de la Saskatchewan et de l'Alberta, ainsi que vers les Territoires du Nord-Ouest, et rejoindre leurs confrères métis qui s'y étaient déjà établis.

Il est très difficile de déterminer le nombre actuel de locuteurs du FM, puisque le questionnaire du Recensement du Canada portant sur la langue vise à déterminer si le répondant connaît ou parle français, et non quelle variété régionale. À notre connaissance, il existe une seule communauté au Canada où le FM est encore utilisé par une proportion importante, mais en déclin, de la population : Saint-Laurent (Manitoba). Ailleurs, quelques locuteurs âgés se trouvent encore dans des villages où les Métis se sont historiquement installés, mais aucune de ces localités n'en compte suffisamment pour être considérée comme une communauté de langue vivante viable (Dandeneau et al. 2012, Barkwell 2016).

À ce jour, le FM a fait l'objet de plusieurs études, la plupart de nature descriptive, comparative ou ethnolinguistique (Papen 1984 , 1998, 2002, 2004, 2018 ; Douaud 1985; Marchand et Papen 2003 ; Rosen et Lacasse 2014). Quatre études sociolinguistiques ont porté sur le FM (Mougeon et al. 2010b, 2016 ; Papen et Bigot 2010 ; Bigot et Papen 2024). Par conséquent, cette variété de français demeure quelque peu méconnue des sociolinguistes et, bien sûr, du grand public. Pourtant, ses origines laurentiennes relativement lointaines en font une variété de choix pour les études sur la filiation des variétés de français parlées en Amérique du Nord. Toutefois, l'un des défis que représente cette variété de français est son déclin évident (voir tableau 1), ce qui rend les corpus pour l'analyse sociolinguistique rares et difficiles d'accès. Il est donc urgent

[3]En 1985, le Comité des langues métisses de la Fédération des Métis du Manitoba considérait également le saulteaux et le cri des Marais parlés par les Métis comme étant du *mitchif* (Bakker et Papen 1996) et certains Métis francophones de l'Ontario font aussi référence à leur vernaculaire franco-ontarien comme étant du *mitchif* (Papen 2021 : 85–87).

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

d'exploiter et de publier les quelques données encore disponibles pour la communauté sociolinguistique.

L'objectif de notre recherche est d'approfondir les connaissances sur la question de la filiation entre les variétés de français laurentien développée par Mougeon et al. (2010b, 2016). À cette fin, nous examinons la variation dans l'emploi des marqueurs exprimant la notion de conséquence, à savoir *(ça) fait (que), donc, alors* et *so*, ces derniers ayant fait l'objet de nombreuses études sur d'autres variétés de français laurentien (voir section 4).

Tout d'abord, nous présenterons quelques caractéristiques typiques du FM. Dans la section suivante, nous nous concentrerons sur la communauté de Saint-Laurent (Manitoba), lieu de collecte du corpus examiné. Dans la section 4, nous ferons une revue de la littérature sur les recherches concernant l'alternance entre *(ça) fait (que), donc, alors* et *so*. Enfin, nous exposerons les résultats de nos analyses et conclurons par une discussion générale.

2. La divergence du français mitchif

Le terme *mitchif* fait référence à une identité ethnique spécifique, à savoir les Métis, l'un des trois peuples autochtones reconnus par la Constitution canadienne de 1982. Le FM, tout en étant une variété vernaculaire du FL, est dit « divergent » parce qu'il présente plusieurs caractéristiques que l'on ne retrouve pas dans la plupart des autres variétés : par exemple, la construction possessive possesseur + marqueur de possessivité + possédé, typique des langues algonquiennes (Wolfart 1973), comme en (1) :

(1) Mon ptchi garson son ptchi joual[4]
'le cheval de mon fils'

La structure équivalente en cri est (2) :

(2)	Ni-	kosis o-	teem	-a	
	Mon-	fils POSS-	cheval	-OBV	(Bakker 1997 : 88)

Le suffixe *-a* indique le cas obviatif (ou 4e personne), requis dans les possessifs de la 3e personne.

D'autres structures typiquement algonquiennes que l'on retrouve dans le français mitchif sont le détachement des adjectifs numéraux de leur emplacement d'origine, comme dans *trois mes enfants* et l'utilisation obligatoire de déterminants possessifs pour les possessions inaliénables, comme dans l'exemple précédent ou dans *une autre ma nièce*.

[4]Le FM étant une langue vernaculaire, il est rarement écrit et les scripteurs métis ne s'entendent pas sur la façon de représenter la langue à l'écrit. Plusieurs ont adopté une orthographe anglicisante, telle que celle utilisée dans le *Heritage Michif Dictionary* (www.metismuseum.ca/michif_dictionary.php), mais qui reflète mal la phonologie du FM. Nous préférons utiliser une adaptation de l'orthographe du FN.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Ni le cri ni l'ojibwé n'ont de genre masculin/féminin et de nombreux Métis francophones ont donc tendance à ignorer les distinctions de genre des pronoms français de la 3e personne (*il(s)/elle(s)*) et à utiliser soit la forme masculine pour les deux genres, comme dans (3a), soit le pronom neutre *ça*, comme dans (3b) :

(3) a. Ma défunte-mére, *i'* m'montrait les priéres.

b. Les gens de Winnipeg, *ça* viennent touT ou lac en itii.[5] (Papen 2004 : 118)
'Les gens de Winnipeg vont tous au lac en été.'

D'autres caractéristiques grammaticales propres au FM sont les pronoms possessifs *c'la d'mouen, c'la d'toé, c'la d'nous-aut'* (lit. *celui de moi, celui de toi, celui de nous*) pour *le mien, le tien, le nôtre*, la présence obligatoire d'un déterminant défini dans des constructions de quantité, comme dans *en masse les danses* 'plusieurs danses', *un ptchi brin les animoux* 'un peu d'animaux', ou encore trois structures interrogatives, comme en (4) :

(4) a. *À-qui* ça restaient à l'entour chii-vous ?

b. Djis, c'tait-ti Mémé qui faisait la cookery *oubendon* ?

c. Quel âge t'avais quand t'as commencii à travaillii *ehben* ? (Papen 2004 : 124)

En FN, la préposition *à* n'est pas autorisée dans les constructions telles qu'en (4a) ; l'emploi de *oubendon* (= FN « ou bien donc »), utilisé seul en fin de question dans les interrogations exprimant un choix, ou de *ehben* comme marqueur interrogatif neutre, n'a été observé dans aucune autre variété de français.[6]

Comme mentionné dans l'introduction, quatre études sociolinguistiques variationnistes ont porté sur le français mitchif. Toutes se sont basées sur le même corpus, celui de Guy Lavallée, que nous présenterons ultérieurement. Premièrement, Mougeon et al. (2010b) ont examiné l'alternance des formes semi-auxiliaires de la 1re personne du singulier exprimant le futur *je vais*/*je vas*/*m'as*/*je m'en vais*/*je m'en vas* + infinitif dans quatre corpus de FL. Les auteurs montrent que le FM diverge considérablement des variétés de français du Québec, de l'Ontario, du Manitoba et de l'Alberta, par une utilisation beaucoup plus importante de la forme vernaculaire *m'as*. Une autre divergence du FM réside dans l'absence d'influence du statut socio-économique et du genre des locuteurs sur la variation, un résultat qui contraste avec l'effet de ces deux facteurs sur *je vais* et/ou *m'as* dans les autres corpus. Mougeon et al. (2010b) suggèrent ainsi que ces divergences seraient symptomatiques d'un niveau élevé de cohésion socioculturelle au sein de la communauté métisse de Saint-Laurent.

Papen et Bigot (2010) ont analysé l'utilisation de formes irrégulières de la 3e personne du pluriel à l'imparfait des verbes *être* (*sontaient* au lieu d'*étaient*) et *avoir* (*ontvaient* au lieu d'*avaient*). Ces formes se retrouvent également dans d'autres variétés vernaculaires du français nord-américain (Golembeski et Rottet 2004), mais sont

[5] En FM, les verbes ayant le pronom *ça* comme sujet s'accordent souvent avec le référent plutôt qu'avec le pronom lui-même, dans ce cas le référent étant *les gens*.

[6] Pour une description plus approfondie de la structure du FM, voir Papen (2004, 2012).

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

relativement peu fréquentes. Les auteurs révèlent que le FM se distingue par la prédominance de ces formes. Néanmoins, tout comme au Québec et en Ontario, ces variantes seraient représentatives des classes populaires et des hommes.

La recherche de Mougeon et al. (2016) porte sur les expressions de restriction *rien que/juste/seulement/seulement que/ne… que* dans les mêmes corpus que dans Mougeon et al. (2010b). Une fois de plus, les données du FM révèlent trois divergences majeures avec les autres variétés. La première est l'absence totale de *ne… que*, la variante la plus standard, et la forte prévalence de *rien que*, la forme la plus vernaculaire. La seconde est qu'il n'y a aucune influence des contraintes internes sur *seulement (que)*, contrairement à toutes les autres variétés. Enfin, les auteurs ne constatent aucun effet de la classe sociale sur l'utilisation de *juste, rien que* et *seulement (que)*, une différence notable qui pourrait être attribuée à la faible pression normative au sein de la communauté métisse de Saint-Laurent des années 80.

Enfin, la plus récente étude variationniste sur le FM est celle de Bigot et Papen (2024), qui porte sur l'emploi de [tʊt] *vs* [tu]/[tus]. D'une part, leurs résultats attestent à nouveau de la prépondérance des formes vernaculaires en FM, la forme [tʊt] représentant plus de 75 % du total des occurrences. D'autre part, concernant la variation interne, les auteurs notent plusieurs éléments de convergence avec les études précédentes, ce qui tend à confirmer la filiation directe du FM avec les autres variétés de FL. De plus, ils notent l'absence de l'influence des classes sociales et du genre dans le conditionnement de l'usage de la variable, ce qui suggère une certaine cohésion sociale au sein de la communauté. Toutefois, ils soulignent une importante différence selon l'origine de la personne interviewée : les locuteurs métis favorisent davantage [tʊt] que les interviewés d'origine canadienne-française ou bretonne (voir section 3.1). Enfin, les locuteurs métis natifs du quartier défavorisé de Saint-Laurent, appelé Fort Rouge (voir la section 3.1), se distingueraient par un emploi accru de [tʊt] par rapport aux autres Métis du village.

3. La communauté métisse de Saint-Laurent

Dans cette section, nous décrivons la communauté de Saint-Laurent. Nous commençons par un bref portrait historique, suivi d'un aperçu démolinguistique contemporain.

3.1 Une brève histoire de Saint-Laurent

Le village de Saint-Laurent est situé à 90 km au nord-ouest de Winnipeg, sur la rive sud-est du lac Manitoba. Au début du XIX^{e} siècle, les Métis de la communauté de Pembina, située dans l'actuel Dakota du Nord, à trois kilomètres au sud de la frontière canado-américaine, se sont retrouvés en territoire américain à la suite de la Convention de 1818, qui établit le 49^{e} parallèle comme frontière entre les États-Unis et l'Amérique du Nord britannique. Le clergé catholique exhorta les Métis de Pembina à se réinstaller au nord de la frontière et un petit nombre d'entre eux décidèrent de s'installer sur les rives du lac Manitoba et au nord de la Colonie de la rivière Rouge (région de la ville de Winnipeg actuelle), appelée à l'époque *Fond-du-Lac* ou *Aggaamaakwaa* 'à la grande ouverture' par les Saulteaux, car l'endroit était dénudé d'arbres. En 1826, d'autres familles métisses, délogées par la crue de la rivière Rouge, se sont également établies à Fond-du-Lac, où la chasse, la pêche et le pâturage étaient excellents. En 1858, une mission catholique,

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

nommée Saint-Laurent, fut établie pour servir la quarantaine de familles qui s'y étaient installées.

Très tôt, la communauté fut divisée sur les plans économique, social et linguistique. Selon l'historienne de la communauté, Nicole St-Onge (1984, 1994, 2004), dès les années 1850, quatre clans commerçants métis demeuraient à Saint-Laurent à longueur d'année. Ces familles parlaient saulteaux (et peut-être le mitchif 'traditionel', qu'ils appelaient plutôt *encri*), ainsi que le FM. Un second groupe était constitué de 'gens libres' de la baie des Canards, située sur la rive occidentale du lac Winnipegosis, au nord du lac Manitoba. Ces 'hommes libres' parlaient surtout saulteaux et/ou encri, mais il semblerait que leur français ait été assez pauvre (St-Onge 2004).

De 1865 à 1875, un troisième groupe de Métis s'est établi à Saint-Laurent. Ces familles venaient de la Colonie de la rivière Rouge, fuyant une situation politique et socio-économique difficile due au fléchissement de la chasse aux bisons et à une crise agricole. Ces Métis, qui s'intéressaient surtout à l'horticulture, à la pêche commerciale ou à l'élevage laitier, parlaient surtout le FM. Entre 1881 et 1891, la communauté de Saint-Laurent attirait de nouveaux arrivants des paroisses métisses du Sud, mais de nombreux Métis de la région continuèrent leur vie de chasse, de cueillette et de pêche. Les anciennes familles de commerçants et de 'gens libres' ainsi que celles arrivées récemment ont dû faire face à l'arrivée de plusieurs colons canadiens-français catholiques du Québec et du Massachusetts, ainsi que de quelques familles nobles de France, fuyant la III^{e} République et cherchant des occasions d'investissements lucratifs (St-Onge 2004 : 56).

Au début des années 1900, un choc démographique important eut lieu avec l'arrivée de plus de 125 Bretons (hommes, femmes et enfants) venant du département du Finistère en Bretagne (Flatrès 1959). Ces familles bretonnes étaient presque toutes bilingues, parlant breton et français.[7] Selon St-Onge (2004 : 81-82), ces nouveaux arrivants avaient été recrutés par le curé local (d'origine bretonne) pour 'franciser' et 'blanchir' la communauté métisse. En effet, le clergé considérait les 'gens libres' comme étant des 'Indiens'. Selon Giraud (1945 : 1271–1272), cité par St-Onge (2004 : 82–83) :

> À Saint-Laurent, Français et Canadiens s'unissent dans un égal mépris du groupe de couleur. Leur hostilité s'y exprime en paroles malveillantes, presque haineuses, surtout de la part des familles françaises récemment introduites par les Pères Oblats…

Néanmoins, certaines des familles métisses s'étaient enrichies en devenant fermiers et le clergé les considérait comme étant des 'Canadiens français' plutôt que des 'Métis'. Leurs enfants étaient même inscrits dans les registres paroissiaux comme étant de 'race blanche' (St-Onge 1994 : 61).

St-Onge (2004 : 85) indique que les chasseurs et cueilleurs de la population avaient tendance à demeurer dans ce qui était appelé le 'Fort Rouge', situé de l'autre côté de la voie ferrée, construite en 1904. Les familles commerçantes et fermières considéraient les gens de Fort Rouge plus près des 'Indiens' en apparence et en coutumes. Ils avaient

[7] Selon Boutal (1959), les plus aînés des Bretons comprenaient très mal le français et ne le parlaient pas.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

très peu de contacts avec ces derniers et niaient absolument avoir le moindre lien de parenté avec eux.

La communauté avait deux écoles catholiques : une école publique au sud du inscrits dans les registres paroissiaux privé au nord, l'enseignement dans les deux écoles étant totalement en FN. Les enfants métis étaient sévèrement punis s'ils parlaient saulteaux, encri ou même le FM. Ceci avait pour résultat qu'il existait une hiérarchie linguistique dans la communauté : le français standard (continental ou laurentien), le français mitchif et le saulteaux/encri (Lavallée 2003).

Ces divisions ethniques et linguistiques ont duré jusqu'au début des années 1950, lorsque de jeunes Bretons se sont mariés dans des familles métisses et que de plus en plus de Métis francophones sont devenus prospères. De nombreuses familles anglophones de Winnipeg se sont établies à Pointe-des-Chênes, tout à côté de Saint-Laurent, ainsi que quelques familles mennonites anglophones. Selon Lavallée (2003 : 110), c'est aussi à partir des années 1950 que les Métis de Saint-Laurent ont cessé de parler leurs langues autochtones et qu'un bilinguisme français-anglais s'est installé. Plusieurs résidents de Fort Rouge ont migré vers Winnipeg à la recherche de travail et, selon St-Onge (1984), effectivement la petite communauté n'existe plus. Néanmoins, certains résidents du Fort Rouge interviewés par St-Onge en 1984 se souvenaient encore très bien comment ils avaient été maltraités par les autres résidents de Saint-Laurent (St-Onge 1984). Il est intéressant de noter que ni le mémoire de maîtrise de Lavallée (1988), une étude ethnographique de la communauté de Saint-Laurent, ni sa publication subséquente (Lavallée 2003) ne font mention de l'existence du Fort Rouge.

C'est à partir des années 1970 que l'on sera témoin d'une montée de l'identité métisse partout dans l'Ouest canadien, y compris à Saint-Laurent. Le FM devient alors un symbole de cette identité renouvelée. Les Métis n'acceptaient plus qu'on leur dise que leur français était inférieur ou abâtardi et ont commencé à mettre l'accent sur les traits linguistiques qui distinguaient leur variété de celle des Bretons ou des Canadiens français. De plus en plus, ils qualifiaient leur langue de 'mitchif' plutôt que de 'français' et certains déclaraient même qu'il s'agissait d'une langue distincte (Papen 2021 : 75). Néanmoins, durant cette période, une majorité des Métis se sont anglicisés et plusieurs ont même abandonné le FM.

3.2 La situation contemporaine du français à Saint-Laurent

Aujourd'hui, seuls quelques Métis âgés parlent encore le FM, souvent seulement avec leur famille immédiate ou leurs amis proches. Même si certains des plus jeunes Métis fréquentent l'école de langue française de la communauté, où l'accent est mis sur l'enseignement de la culture métisse, la langue enseignée est le FN. Et bien sûr, tout le monde parle aussi l'anglais.

Le tableau 1 présente les chiffres des recensements de 2016 et de 2021 (Statistique Canada 2017, 2023) pour divers aspects linguistiques concernant la communauté.

Comme on peut le constater, les chiffres se réfèrent au français (ou dans certains cas au mitchif), mais il est impossible de déterminer si la variété de français dont il est question est le FM ou une autre variété de FL. Il est toutefois évident que le français, quelle que soit sa variété, est extrêmement minoritaire et diminue d'année en année

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 1 : Les langues à Saint-Laurent, Manitoba

	2016		2021	
Population totale	1 338		1 542	
Langue maternelle	**N**	**%**	**N**	**%**
Anglais	925	69	1 110	72
Français	275	20	245	16
Mitchif	5	0 4	15	1
Autre	133	10	172	11
Première langue officielle	**N**	**%**	**N**	**%**
Anglais	1 055	79	1 285	83
Français	265	20	240	16
Anglais et français	10	1	15	1

(− 4 %), contrairement à l'anglais qui progresse, que ce soit comme langue maternelle (+ 3 %) ou comme première langue officielle parlée (+ 4 %).[8]

4. Revue des études antérieures sur l'expression de la conséquence

Avant de présenter nos objectifs et nos hypothèses, nous proposons de faire une revue de la littérature exhaustive sur l'alternance entre *(ça) fait (que), alors, donc* et *so.*

4.1 Les marqueurs de conséquence

Les marqueurs de conséquence peuvent avoir deux fonctions : une fonction grammaticale comme dans les exemples (5)–(8), où ils indiquent une conséquence, et une fonction discursive, comme dans l'exemple (9), où *fait que* indique que le locuteur passe la parole à l'interlocuteur.[9] (Tous les exemples sont tirés du corpus Lavallée.)

Ce phénomène a fait l'objet d'une trentainte d'études linguistiques basées sur des corpus de variétés de français parlées en Amérique du Nord, la plupart au Canada.

4.2 En Acadie

Selon l'étude de Roy (1979) sur le français parlé par les jeunes de Moncton, *so* remplaçait progressivement *(ça) fait (que)* chez les plus jeunes locuteurs, dans tous les contextes linguistiques. Les conjonctions *alors* et *donc* n'étaient par ailleurs pas attestées. Ceci appuyait l'hypothèse d'un changement en cours, aux dépens des variantes françaises. Le choix de la forme était indépendant de la fonction linguistique.

L'étude de Leblanc (1999) sur le français parlé en situation de communication formelle à Moncton, Edmundston et Bathurst, au Nouveau-Brunswick, a noté la prévalence de *(ça) fait (que)* dans les trois localités, ainsi que l'absence totale de *so*.

[8]En 2006, sur une population de 1 454 330 personnes, 23 % déclaraient le français comme langue maternelle. Cette proportion est passée à 20 % en 2016, puis à 16 % en 2021, ce qui témoigne d'une accélération du déclin du français comme langue maternelle.

[9]Pour une analyse discursive de *ça fait que* en français québécois, voir Dostie (2006).

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

(5) L02 : quand qu'i' voulaient awér quequ'chose, ach'tii quequ'chose, *alors* i' faisaient ça…

(6) L42 : J'ii itii oubligii de m'en rev'nir encore a'ec les jouaux après, *donc*, ça, ça a pris deux-trwé jours pour m'en rev'nir…

(7) L05 : I' avait sa maison proche de nous-aut'-là, tsé… *Fait que* quand qu'i' ont vu l'auto arrivii, ben mwé j'ii dibarquii, tsé.

(8) L45 : …lii plus grous joueurs qui sont… qui sontaient capab' frappii, pis toute ça, *so*… je pensais… m'en allais pas back à ça…

(9) L44 : …tsé, i' nous donnent la glace parce qu'i' sont pas assii occupiis pis la glace est là, *fait que*… tsé…

Cependant, Leblanc (1999) notait qu'*alors* était présent uniquement à Bathurst et que *donc* était absent à Moncton.

Falkert (2006) s'est concentrée sur les Îles-de-la-Madeleine au Québec. Elle a relevé l'absence de *so, ça fait (que)* représentant la variante la plus fréquente, suivie de *fait que*, de *ça fa (que)* [safa(k)] et de *fa (que)* [fa(k)]. Les connecteurs *alors* et *donc* étaient absents.

Enfin, l'étude de Chevalier (2007) sur le chiac de la grande région de Moncton a montré une évolution de l'usage de *so*, devenant de plus en plus catégorique, alors que l'étiolement de *(ça) fait (que)* constaté par Roy (1979) se confirmait. La variante *donc* n'était pas attestée et *alors* avait quasiment disparu.

Au final, on retiendra que ces études ont mis en lumière une augmentation de *so* chez les jeunes locuteurs (sauf aux Îles-de-la-Madeleine), ainsi qu'une nette diminution des variantes standard *alors* et *donc* au profit de *(ça) fait (que)*.

4.3 Au Québec

Dessureault-Dober (1974) s'est penchée sur l'usage de *(ça) fait (que)* en français de Montréal. L'auteure a constaté une préférence croissante pour cette variante chez les classes sociales inférieures et les jeunes locuteurs. En revanche, *alors*, une variante de prestige, était en déclin, mais restait présente chez les locuteurs plus âgés des classes sociales élevées. La conjonction *donc* était trop rare pour être prise en compte, et *so* était absent du corpus. Enfin, le choix de la variante n'était pas influencé par la fonction linguistique.

Thibault et Daveluy (1989) se sont concentrées sur l'usage d'*alors* dans le français parlé à Montréal entre 1971 et 1984. Les auteures ont observé une augmentation d'*alors*, en particulier chez les locuteurs les plus âgés des classes supérieures, indiquant un potentiel phénomène de gradation d'âge, rejoignant ainsi les résultats de Dessureault-Dober (1974).

Villeneuve et al. (2019) présentent une recherche sur l'expression de la conséquence en français québécois, en se basant sur les récents corpus *Un train* et *Le point*, corpus de français québécois semi-formel et formel. L'étude indique que d'une part, *(ça) fait (que)* relève de la familiarité et que *donc* est plutôt neutre. D'autre part, *alors* serait à la fois favorisée par la forme d'adresse *vous* et par le contexte formel de communication.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Bigot (2021) a réalisé une étude sociolinguistique sur la norme grammaticale du français parlé au Québec, en se basant sur le corpus de français québécois formel *Le point*. Ses résultats montrent que *donc* est la variante prédominante, suivie de près par *alors*. La variante vernaculaire *(ça) fait (que)*, bien qu'attestée, reste nettement minoritaire.

Blondeau et Tremblay (2022) se sont penchées sur les marqueurs de conséquence à Montréal, en se basant sur le récent corpus *Hochelaga-Maisonneuve*. Globalement, elles observent une préférence marquée pour *(ça) fait (que)* chez les classes ouvrières, les jeunes et les femmes, tandis qu'*alors*, largement minoritaire, est associé aux hommes les plus âgés des classes sociales élevées. En outre, *donc* remplacerait *alors* comme variante de prestige. *(Ça) fait (que)* serait favorisé par la fonction discursive. Elles ont également relevé que la variante phonétique la plus employée était [fak], suivie de [fɛk], [fɛkə] et [fakə].[10] Pour finir, les auteures concluent que les femmes seraient les leaders d'un changement d'en dessous en faveur de [fɛk].

L'étude de Leavitt (2022) sur la variation dans le rap québécois révèle une préférence d'usage de *so*, favorisée par la fonction grammaticale, les locuteurs de plus de 20 ans, les femmes et ceux dont la langue maternelle n'est pas le français, suivi de *donc*, majoritairement employé par les hommes et les plus jeunes locuteurs, de *(ça) fait (que)*, favorisé par la fonction discursive, les hommes et les artistes natifs de la ville de Québec et d'*alors*, principalement conditionné par la fonction grammaticale, les femmes et les plus jeunes locuteurs.

Pour résumer, on retiendra qu'en français québécois, *alors* est en train de disparaître au profit de *donc* (sauf en français québécois formel et semi-formel). Par ailleurs, chez les plus jeunes locuteurs, les variantes de *(ça) fait (que)* laisseraient place à une nouvelle stratification [fɛk] montrant un certain degré de prestige, contrairement à [fak]. On notera qu'à l'exception du corpus de rap québécois, aucun autre n'a relevé la présence de *so*, contrairement aux études sur le français acadien et sur le français parlé en Ontario.

4.4 En Ontario

L'analyse de Mougeon et Beniak (1991) sur le français parlé à Cornwall, Pembroke, North Bay (communautés francophones minoritaires) et Hawkesbury (communauté francophone majoritaire), a mis en évidence que *(ça) fait (que)* était associé aux classes ouvrières, aux hommes et aux locuteurs non-restreints.[11] En revanche, *donc* était très rare. *So* était principalement utilisé par des locuteurs (semi-)restreints, en majorité des hommes venant des classes ouvrières. Enfin, *alors* était prédominant parmi les classes sociales (semi-)professionnelles, les femmes et les locuteurs restreints.

Golembeski (1999) s'est penché sur la communauté de Hearst. Il souligne que, tout comme à Cornwall, Pembroke, North Bay et Hawkesbury, *so* était principalement utilisé par des locuteurs restreints et semi-restreints, en majorité des classes ouvrières. Comme dans Mougeon et Beniak (1991), *(ça) fait (que)* était la variante la

[10]Les variantes [safɛkə] et [safɛk] sont aussi attestées, mais représentent moins de 3 % des occurrences.

[11]Mougeon et Beniak (1991) opposent les locuteurs non-restreints (qui emploient le français dans la majorité de leurs interactions quotidiennes) aux locuteurs semi-restreints (utilisant le français et l'angais dans des proportions comparables) et restreints (dont l'anglais est la langue principale de la vie de tous les jours).

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

plus répandue chez les locuteurs non-restreints et ceux des classes ouvrières. Enfin, *alors* était associé au style formel, tandis que *donc* était très peu représenté, ce qui rejoint les résultats obtenus par Mougeon et Beniak (1991).

La thèse de doctorat de F. Mougeon (2000) explore la variation stylistique dans le français parlé de trois locuteurs du Québec, de l'Ontario et de France. Les résultats montrent qu'*alors* est associé au registre formel et aux contextes officiels ou académiques. La variante *donc* est, elle, liée au registre hyperformel (proche de l'écrit). En revanche, *so* caractérise le registre informel du français parlé en Ontario.

Les études de Rehner et Mougeon (2003) et de Mougeon et al. (2010b) ont examiné l'alternance des marqueurs de conséquence dans le discours des enseignants d'immersion française en Ontario ainsi que dans le matériel pédagogique utilisé en classe. Leurs résultats montrent qu'*alors* est manifestement une variante formelle, prédominante dans le parler des enseignants et dans le matériel pédagogique, notamment dans les textes. En outre, la variante *donc* a été identifiée comme hyperformelle et privilégiée dans les dialogues des manuels. En revanche, l'utilisation de *(ça) fait (que)* est très rare dans le discours des enseignants. La variante est même absente du matériel pédagogique.

Les recherches de R. Mougeon (2005, 2006) ont porté sur la dévernacularisation du parler des adolescents franco-ontariens de Cornwall, Pembroke, North Bay et Hawkesbury. Dans l'étude de 2005, *(ça) fait (que)* est associé aux enfants des classes ouvrières et aux locuteurs non-restreints, tandis que *so* est typique des locuteurs restreints et semi-restreints, principalement dans les classes ouvrières. *Alors* est privilégié par les adolescents des classes sociales supérieures et les locuteurs restreints. L'étude de 2006 approfondit ces résultats et démontre que *(ça) fait (que)* caractérise les communautés majoritaires et que *donc* est associé à ces mêmes communautés, avec une valeur hyperformelle. Par ailleurs, *so* est lié au vernaculaire des communautés minoritaires. Enfin, *alors* serait rattaché aux communautés minoritaires et aux situations de communication formelle.

L'étude de Mougeon et al. (2009) examine l'évolution des marqueurs de conséquence chez les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke entre 1978 et 2005. À Hawkesbury, *alors* disparaît graduellement, tandis qu'à Pembroke, la variante persiste, surtout en français formel. *Donc* serait peu fréquent à Hawkesbury, mais augmenterait à Pembroke en raison du nombre croissant de locuteurs restreints influencés par l'école. A contrario, la variante *(ça) fait (que)* est particulièrement populaire à Hawkesbury, mais diminue à Pembroke en raison de la rareté des locuteurs semi-restreints et de l'influence de l'école. Les auteurs ont également souligné que *so* augmentait chez les locuteurs semi-restreints de Hawkesbury, reflétant ainsi une identité bilingue, tandis qu'à Pembroke, son emploi semblerait dû à un transfert intersystémique de l'anglais.

Les recherches de Bigot (2016, 2019, 2020), basées sur le corpus de Casselman (communauté francophone majoritaire), mettent en lumière la dynamique complexe des identités linguistiques. *(Ça) fait (que)* est essentiellement associé aux locuteurs plus âgés, à l'identité canadienne-française, aux hommes et aux classes ouvrières, tandis que *donc* est prédominant chez les classes moyennes et les femmes, mais est neutre par rapport à l'identité. La variante *alors* est employée par les locuteurs des classes supérieures et les femmes. Les adolescents adoptent *(ça) fait (que)* et *so* lorsqu'ils revendiquent une

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

identité linguistique bilingue ou francophone, mais les rejettent lorsqu'ils s'identifient aux classes supérieures.

Bigot et Papen (2020) obtiennent sensiblement les mêmes résultats que ceux de Bigot (2016, 2019, 2020) quant à l'emploi de (*ça) fait (que)*. En revanche, *so* (dont la fonction serait majoritairement discursive) est favorisé par les plus jeunes locuteurs, les locuteurs anglo-dominants et les locuteurs revendiquant une identité ethnolinguistique franco-ontarienne, mais rejeté par les classes supérieures. *Donc* est caractéristique des classes supérieures, au contraire d'*alors,* utilisé davantage par les classes moyennes, les femmes et les franco-dominants.

Enfin, l'étude de Mougeon et al. (2022) explore la participation à des changements linguistiques en se penchant sur les récits de vie de 12 locuteurs du corpus de Welland (1975 et 2012–2015). En 2015, l'utilisation de *so* est observée chez les jeunes et parmi les classes sociales inférieures et intermédiaires à Welland, les femmes en particulier, indiquant un statut d'emprunt, avec une résistance notable des classes supérieures et des locuteurs bilingues et anglo-dominants. Par ailleurs, *fait que* est associé aux locuteurs plus âgés, aux classes sociales inférieures et intermédiaires, aux hommes et aux franco-dominants. Les auteurs relèvent également que *donc* est associé aux hommes et aux bilingues équilibrés, tandis qu'*alors* est préféré tant par les franco-dominants que par les anglo-dominants. Ils concluent que *so* serait fortement stigmatisé (surtout par les classes supérieures), mais que les locuteurs plus enclins à souvent utiliser l'anglais en feraient un usage important, se démarquant ainsi des Québécois. Enfin, *fait que* serait associé aux locuteurs à la retraite, et *alors* serait davantage observé chez les locuteurs exposés au FN.

Les études basées sur des corpus de français parlé en Ontario ont permis de mettre en lumière des tendances lourdes concernant les marqueurs de conséquence. *(Ça) fait (que)* est généralement rattaché au style vernaculaire, aux hommes, aux classes inférieures/intermédiaires, aux locuteurs non-restreints, aux locuteurs les plus âgés, mais aussi aux personnes revendiquant une identité francophone/canadienne-française. La variante anglaise *so* est, au contraire, privilégiée par les jeunes locuteurs, les classes ouvrières/moyennes, les locuteurs restreints/semi-restreints, les hommes (mais pas exclusivement), ainsi que les locuteurs revendiquant l'identité ethnolinguistique franco-ontarienne. Enfin, les variantes *alors* et *donc* (dont la présence est souvent très limitée) restent associées au style formel (et même hyperformel pour *donc*), aux classes supérieures ainsi qu'aux locuteurs restreints/semi-restreints.

4.5 Les études comparatives

L'article de Martineau et Séguin (2016) examine l'usage des marqueurs de conséquence dans diverses communautés d'Acadie, du Québec, du Manitoba, de la Nouvelle-Angleterre, de la Louisiane et de la France. Les pourcentages relevés indiquent qu'en Amérique du Nord, *(ça) fait (que)* et *donc* sont nettement favorisés par les communautés francophones majoritaires, au contraire de *so* et *alors*, préférés par les communautés minoritaires.

Martineau (2019) traite des marqueurs de conséquence utilisés par des adolescents et de jeunes adultes natifs de Gatineau (Québec), Montréal (Québec) et Welland (Ontario). Des différences notables sont observées en fonction de la région : 1) *(ça) fait*

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

(que) est largement favorisé à Gatineau et à Montréal, mais peu employé à Welland; 2) *so* représente presque d'un quart des occurrences à Welland, alors que la variante est quasiment absente du français québécois ; 3) les formes normatives *d onc* et *alors,* encore fortement présentes à Welland, le sont nettement moins à Gatineau et à Montréal.

Blondeau et al. (2019, 2022) ont réalisé une analyse comparative des mêmes marqueurs à Montréal et à Welland entre 1971 et 2015. Entre les deux périodes, l'équipe constate une augmentation de *(ça) fait (que)* à Montréal, mais une diminution à Welland. *So*, absent du français montréalais, est en nette augmentation à Welland. La variante *alors* serait en voie de disparition à Montréal et en légère diminution à Welland, au profit de *donc* à Montréal et *so* à Welland.

Les auteurs soulignent aussi que *(ça) fait (que)*, qui avait une fonction grammaticale à Montréal et Welland dans les années 70, tendrait maintenant vers une fonction plus discursive. Les variantes *donc* et *alors* seraient toutes les deux associées à la fonction grammaticale, ce qui n'était pas le cas d'*alors*, à Montréal, dans le corpus de 1971. *So* n'aurait pas évolué et garderait sa fonction discursive à Welland.

Du point de vue externe, *(ça) fait (que)* serait caractéristique des classes inférieures/intermédiaires, des hommes franco-dominants à Welland, mais aussi des femmes à Montréal, ainsi que des locuteurs les plus âgés. *Alors* et *donc* resteraient généralement associées aux adultes les plus âgés, aux classes supérieures ainsi qu'aux locuteurs franco-dominants et anglo-dominants à Welland. Enfin, l'usage de *so* relèverait essentiellement des jeunes locuteurs des classes ouvrières/intermédiaires, des femmes ainsi que des anglo-dominants et des bilingues équilibrés à Welland.

Somme toute, ces tendances rappellent celles résumées dans les sections précédentes. On retiendra la forte association de *(ça) fait (que)* au vernaculaire des communautés francophones majoritaires, la disparition progressive de la variante *alors* au profit de *donc* (également dans les communautés majoritaires) et l'absence de *so* en français québécois.

5. Objectifs et hypothèses de recherche

Notre recherche s'inscrit dans la continuité des travaux de Mougeon et al. (2010b, 2016, 2019, 2022) sur la convergence et la divergence entre les variétés de FL, et de Papen et Bigot (2010) sur la divergence du FM. Cette étude aborde la question de savoir dans quelle mesure le FM diverge des autres variétés de FL en tenant compte d'une variante maintenant bien étudiée, les marqueurs de conséquence.

Les études antérieures ont souligné la fréquence élevée des variantes vernaculaires trouvées en FM, à savoir *m'as, rien que, sontaient, ontvaient* et /tʊt/. Nos résultats devraient donc refléter une nette prépondérance de *(ça) fait (que)*, ce qui confirmerait l'hypothèse du caractère fortement vernaculaire du FM.

Mougeon et al. (2010b, 2016) et Bigot et Papen (2024) montrent que les différences observées en FM sont liées à l'absence d'influence des facteurs sociaux tels que le genre et la classe sociale, en raison d'une forte cohésion socioculturelle au sein de cette communauté. Nous testerons cette hypothèse en analysant l'effet de la classe sociale et du genre des locuteurs, ainsi que celui de leurs origines (voir section 6.2).

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Étant donné l'origine laurentienne du FM, l'effet des facteurs linguistiques internes devrait être, à l'instar des études antérieures portant sur le français laurentien, limité ou nul.

Enfin, notre dernière hypothèse est que, compte tenu du caractère extrêmement minoritaire de la communauté métisse au sein de la province anglophone du Manitoba, du fait que la langue anglaise est devenue de plus en plus la *lingua franca* de la majorité des Métis et que les résultats discutés à la section 4 démontrent que *so* est surtout utilisé dans des communautés minoritaires et par les locuteurs les plus jeunes, nous nous attendons à ce que *so* occupe une place de choix dans le répertoire des locuteurs de Saint-Laurent, surtout chez les plus jeunes.

6. Méthodologie

Dans cette section, nous décrivons le corpus étudié. Ensuite, nous présentons les variables internes et externes. Enfin, nous détaillons nos outils d'analyse.

6.1 Le corpus Lavallée

En 1987, Guy Lavallée, un prêtre oblat métis, né et élevé à Saint-Laurent, a interviewé et enregistré un total de 54 membres francophones de la communauté pour son mémoire de maîtrise en anthropologie à l'Université de la Colombie-Britannique. Quelques années plus tard, la Fédération des Métis du Manitoba, qui avait financé la recherche de Lavallée, avec la permission de ce dernier, nous a fourni des copies des 54 enregistrements sur cassette.

Au début des années 2000, 51 de ces cassettes ont été numérisées et transcrites par Davy Bigot, alors doctorant en linguistique à l'Université du Québec à Montréal.[12] Un des 51 entretiens a été éliminé en raison de la mauvaise qualité physique de l'enregistrement (notamment le bruit ambiant et le chevauchement des conversations). Par ailleurs, sur les 50 interviewés restants, il y en a deux dont l'âge n'est pas indiqué, ce qui nous a obligés à les éliminer de l'analyse des facteurs externes ; cependant, les occurrences de ces deux locuteurs (un homme et une femme) sont incluses dans l'analyse des facteurs internes.

Les entretiens, d'une durée de 45 minutes à deux heures, pour un total d'environ 60 heures d'enregistrement, consistent en des conversations portant sur une variété de sujets relatifs à la vie actuelle et passée à Saint-Laurent. Les objectifs de Lavallée étant plus ethnographiques que linguistiques, aucun des contenus des conversations ne porte spécifiquement sur les caractéristiques linguistiques en tant que telles.

6.2 Les facteurs externes

Nous prenons en compte quatre facteurs sociaux. Le premier est le genre des locuteurs : femmes *vs* hommes. Le second est le statut économique et social (SES) attribué à chaque personne à partir de la classification de Blishen et al. (1987), sur la base de leur emploi. Nos SES sont les suivants : moyen-élevé, moyen et faible.

[12]Trois des 54 enregistrements originaux n'ont pas été transcrits pour diverses raisons techniques.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 2 : Ventilation des locuteurs selon l'âge, le SES, le genre et l'origine

SES	Adultes	Aînés	Total
Moyen-élevé	3	1	4
Moyen	11	0	11
Faible	11	22	33
Genre			
Femme	10	11	21
Homme	15	12	27
Origines			
Fort Rouge	0	3	3
Village St. Laurent	23	19	42
Bretonne	1	1	2
Canadienne française	1	0	1
Total	**25**	**23**	**48**

L'origine ethnique ou sociale semblant avoir été un facteur économique, linguistique et social important (St-Onge 1984, 1994, 2004), nous avons cru bon d'en tenir compte. À cet effet, nous avons pu obtenir des informations à cet égard sur chacun des interviewés auprès d'un aîné de la communauté qui la connaît intimement. Nous avons donc réparti les locuteurs selon quatre origines : Métis de Fort Rouge *vs* Métis du village de Saint-Laurent *vs* Breton *vs* Canadien français.

Les catégories d'âge ont été sélectionnées après une préanalyse. À l'aide du logiciel Rbrul (Johnson 2009), nous avons tracé une courbe de progression pour identifier les pics d'âge significatifs. Dans un premier temps, nous avons regroupé les intervenants comme suit : jeunes adultes (39 ans et moins) *vs* adultes (40 à 64 ans) *vs* aînés (65 à 79 ans) *vs* aînés^{+} (80 ans et plus). Nos analyses préliminaires ont toutefois décelé des interactions entre le genre et l'âge des locuteurs. Nous avons donc dû, dans un second temps, fusionner certaines catégories. Au final, les interviewés ont été regroupés en adultes (âgés de 64 ans et moins) et aînés (âgés de 65 ans et plus).

6.3 Le facteur interne

Le facteur interne que nous avons retenu est le même que dans les études précédentes, à savoir l'opposition entre la fonction de connecteur grammatical (cf. (5)–(8)) et la fonction discursive (cf. (9)). Bien entendu, nous avons éliminé toutes les occurrences de *donc* et de *alors* qui n'exprimaient pas la conséquence, comme celles en (10) et (11).

(10) L12 : Oh… c'itait *donc* bon ! Oh… c'itait *donc* bon !

(11) I : Pis là, toé, quo c'est ti suggéres *alors* ?

Comme pour *donc* et *alors*, nous avons éliminé toutes les occurrences de *so* qui n'exprimaient pas de conséquence ou qui ne représentaient pas un marqueur discursif,

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

ainsi que toutes celles qui apparaissaient dans des phrases entières en anglais, comme dans l'exemple suivant :

(12) L28 : I know what it's like. *So*…

6.4 Les outils d'analyse

Les études variationnistes qui ont examiné l'alternance des marqueurs de conséquence en FL ont quasiment toutes utilisé le logiciel Varbrul ou ses dérivés, tels que Goldvarb (Tagliamonte 2006). Toutefois, ce dernier ne tient pas compte de la variation individuelle, et donc du poids relatif de chaque locuteur. Ceci est particulièrement important lorsque la distribution des interviewés dans chaque cellule est déséquilibrée, ce qui est le cas du corpus Lavallée. Tagliamonte (2011 : 141) souligne que cela peut entraîner une erreur de « Type I », à savoir la sélection d'un facteur significatif qui, en réalité, ne l'est pas, et donc la production d'un modèle de variation erroné.

Depuis la fin des années 2000, le logiciel Rbrul (Johnson 2009) permet de prendre en compte la variation individuelle. Par conséquent, il offre un modèle plus conservateur, en évitant qu'un facteur soit sélectionné comme significatif alors qu'il ne le serait pas. Cependant, Tagliamonte (2011 : 141) précise que Rbrul peut, dans certains cas, être trop conservateur et produire des erreurs de « Type II », c'est-à-dire ne pas sélectionner un facteur qui serait, en fait, significatif.

Nous avons choisi de produire deux types d'analyse. Tout d'abord, nous avons effectué chaque analyse interne et externe avec Goldvarb, afin de faciliter les comparaisons avec les études antérieures. Puis, nous avons tenu compte de la variation individuelle en utilisant le logiciel Rbrul pour confirmer ou non la validité des modèles produits.

Comme avec Goldvarb, Rbrul fournit des poids factoriels (FW) compris entre 0,01 et 0,99 pour chaque catégorie. Il permet cependant de réaliser des analyses même en présence de facteurs invariants, ce qui n'est pas le cas de Goldvarb. Plus le FW est élevé, plus grande est la probabilité d'utiliser la variante sélectionnée, et inversement. Chaque facteur peut être classé par ordre d'importance (*rang*) en soustrayant la plus faible valeur de FW à sa plus forte. Le logiciel fournit une valeur (*p*), qui indique que la corrélation est significative lorsque *p* est inférieur à 0,05. Enfin, l'*input* indique la tendance générale de la variable dépendante à apparaître dans les données.

7. Résultats généraux

Dans cette section, nous présentons d'abord les fréquences générales de chaque variante. Ensuite, nous rapportons l'influence de la fonction. Enfin, nous nous concentrons sur l'influence des facteurs externes.

7.1 Fréquences générales

Le tableau 3 présente les taux d'occurrences ainsi que la dispersion des locuteurs pour chacune des variantes. Afin d'offrir un portrait exhaustif de la variation, nous avons

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 3 : Fréquences générales

	alors	*donc*	*ça fait*	*ça fait que*	*fait que*	*fait*	*so*	Total
n	17	6	147	318	164	11	12	675
%	2,5	0,5	22	47	24,5	1,5	2	100
Locuteurs	12	6	28	29	28	8	3	-

distingué *ça fait, ça fait que, fait que* et *fait*.[13] Notons que pour les analyses internes et externes, ces quatre variantes ont été à nouveau regroupées en *(ça) fait (que)* à la suite d'analyses préliminaires n'ayant démontré aucun écart significatif entre elles.

La variante la plus employée est *ça fait que* (47 %). Viennent ensuite *fait que* (24,5 %) et *ça fait* (22 %). En ajoutant *fait* (1,5 %), cela signifie que *(ça) fait (que)* représente pas moins de 95 % des occurrences. Le taux de la variante anglaise *so* est limité à 2 %. Enfin, les variantes formelles *alors* et *donc* ne fournissent respectivement que 2,5 % et 0,5 % du total des occurrences.

D'ores et déjà, nos résultats confirment ceux des études antérieures, qui soulignent le caractère fortement vernaculaire du FM. En revanche, contrairement à nos attentes, l'emploi de *so* est particulièrement faible. Nous y reviendrons dans la discussion.

7.2 Influence de la fonction sur les quatre marqueurs

Les tableaux 4a et 4b présentent les résultats des analyses internes réalisées avec Goldvarb et Rbrul pour les quatre principales variantes.

Tout d'abord, on notera qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les deux analyses. *(Ça) fait (que)* semble avoir une fonction plutôt grammaticale, tout comme *alors*, au contraire de *so* et de *donc*, dont la fonction serait davantage discursive. Néanmoins, ni Goldvarb ni Rbrul n'indiquent que ces corrélations sont significatives.

7.3 Influence des facteurs externes sur les quatre marqueurs

Étant donné le nombre très limité de *donc* (0,5 %/n = 6), nous n'avons pas fait d'analyse factorielle pour cette variante. Les tableaux 5a et 5b ne présentent que les facteurs conditionnant l'emploi de *(ça) fait (que)*, de *so* et d'*alors*.

Comme indiqué dans la section 6.2, les interviewés ont été classés selon leur âge, leur SES, leur genre ainsi que leur origine. Le tableau 5a indique que seuls l'*âge* et le *genre* ont été sélectionnés comme étant significatifs par Goldvarb. Ces résultats semblent démontrer que, s'il existe peut-être encore des tensions entre différents groupes d'origine différente, en ce qui concerne l'emploi des marqueurs de conséquence les locuteurs du français de Saint-Laurent ne se distinguent pas entre eux de manière significative.

Concernant *(ça) fait (que)*, l'âge arrive au premier rang, la variante étant favorisée par les locuteurs adultes, mais défavorisée par les aînés. *(Ça) fait (que)* est privilégié par les femmes, mais défavorisé par les hommes. *So* est caractéristique des hommes plutôt que des femmes, l'âge n'étant pas significatif ici. Enfin, l'analyse d'*alors* révèle que les

[13] Nous n'avons pas tenu compte de la variation phonétique opposant [fɛk] et [fak].

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 4a : Influence de la fonction selon Goldvarb

	(ça) fait (que) Input : 0,948 n = 640/95 % p > 0,05			*so* Input : 0,018 n = 12/2 % p > 0,05			*alors* Input : 0,025 n = 17/2,5 % p > 0,05			*donc* Input : 0,009 n = 6/0,5 % p > 0,05		
Facteur												
Fonction	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Disc.	[.42]	93	81	[.75]	5	4	[.32]	1	1	[.57]	1	1
Gram.	[.51]	95	559	[.46]	1	8	[.53]	3	16	[.49]	0,9	5

Tableau 4b : Influence de la fonction selon Rbrul

	(ça) fait (que) Input : 0,974 n = 640/95 % p > 0,05			*so* Input : 0 n = 12/2 % p > 0,05			*alors* Input : 0,004 n = 17/2,5 % p > 0,05			*donc* Input : 0 n = 6/0,5 % p > 0,05		
Facteur												
Fonction	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Disc.	[.47]	93	81	[.74]	5	4	[.39]	1	1	[.52]	1	1
Gram.	[.53]	95	559	[.26]	1	8	[.61]	3	16	[.48]	0,9	5

locuteurs les plus âgés semblent l'utiliser davantage que les plus jeunes. En revanche, le genre ne conditionnerait pas significativement l'emploi de la variante normative.

L'analyse Rbrul offre un portrait différent de la variation. Un examen approfondi du corpus révèle que les 12 occurrences de *so* ont été produites par deux locuteurs (l'un âgé de 17 ans, l'autre de 71 ans) ainsi que par une locutrice âgée de 59 ans et que huit occurrences sur les 12 (soit 2/3 du total) ont été réalisées par la plus jeune de ces trois personnes. Ceci indique donc la présence d'une erreur de Type I (voir section 6.4) produite par l'analyse Goldvarb.

Concernant *(ça) fait (que)* et *alors*, un seul facteur a été sélectionné : l'âge. Les résultats de l'analyse Rbrul vont cependant dans le même sens que ceux de l'analyse avec Goldvarb. Une forte dichotomie conditionne l'alternance entre les deux variantes : les adultes privilégient *(ça) fait (que)*, alors que les aînés lui préfèrent *alors*. En revanche, on notera que cette fois-ci, le genre n'est plus significatif. Une analyse détaillée du corpus montre que quatre locutrices (sur un total de 21) produisent entre 41 et 54 occurrences chacune et fournissent près de 54 % des *(ça) fait (que)* relatifs aux femmes. Tout comme dans le cas de *so*, Goldvarb semble donc avoir surgénéralisé l'effet du facteur genre.

8. Zoom sur *(ça) fait (que)*

Nous avons vu dans la section précédente que *(ça) fait (que)* représentait 95 % du total des occurrences. À l'instar de Blondeau et Tremblay (2022), nous avons vérifié si une stratification sociale régissait ou non l'emploi des variantes composant *(ça) fait (que)*. Nous n'avons obtenu aucun résultat significatif concernant la variation interne.

Les résultats présentés dans les tableaux 6a et 6b ne rendent compte que des variantes *fait que* et *ça fait*, aucune corrélation n'ayant été détectée pour *ça fait que* et *fait*.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 5a : Influence des facteurs sociaux selon Goldvarb

Facteurs	*(ça) fait (que)* Input : 0,963 n = 579/94,5 % p < 0,01			*so* Input : 0,013 n = 12/2 % p < 0,005			*alors* Input : 0,025 n = 17/3 % p < 0,035		
Âge	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Aînés	.32	91	169	[.44]	1	2	.77	6,5	12
Adultes	.58	96	410	[.52]	2	10	.37	1	5
			rang = 1			*NA*			*rang* = 1
Genre	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Femmes	.60	96	345	.30	0,6	2	[.48]	3	11
Hommes	.36	92,5	234	.76	4	10	[.53]	2	6
			rang = 2			*rang* = 1			*NA*

Tableau 5b : Influence des facteurs sociaux selon Rbrul

Facteur	*(ça) fait (que)* Input : 1 n = 579/94,5 % Log. −96,736 p < 0,0072			*alors* Input : 0,016 n = 17/2,8 % Log. −64,926 p < 0,0068		
Âge	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Aînés	.24	91	169	.79	6,5	12
Adultes	.76	96	410	.21	1	5

Le tableau 6a montre que les emplois de *fait que* et de *ça fait* seraient conditionnés par les trois mêmes facteurs : le SES, le genre et l'âge.

En effet, *fait que* est privilégié par les locuteurs de SES moyen, mais défavorisé par les locuteurs de SES faible et surtout ceux de SES moyen-haut. Les femmes seraient également à la pointe de l'utilisation de cette variante, contrairement aux hommes. Enfin, les locuteurs aînés privilégieraient *fait que*, au contraire des adultes.

Inversement, *ça fait* est privilégié par les locuteurs de SES moyen-haut et faible, contrairement aux autres. La variante est également davantage employée par les hommes que par les femmes, ainsi que par les adultes, mais non les aînés.

Les résultats de Rbrul jettent toutefois un doute sur la validité des corrélations.

En effet, bien que l'analyse semble aller vers des tendances similaires à la précédente, le test indique une valeur de *p* supérieure à 0,05, donc que les facteurs ne sont pas significatifs.

Selon nous, la variation individuelle permet à nouveau d'expliquer l'écart entre les résultats obtenus avec Goldvarb et Rbrul. Pour *fait que*, une locutrice pose un problème majeur. En effet, celle-ci produit 45 occurrences sur les 148 comptabilisées, soit 30 % du total. Elle fournit 45 occurrences sur les 67 (67 %) attribuées au SES de niveau moyen, mais aussi 42 % des *fait que* produits par les femmes et enfin 45 % du total des adultes.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Tableau 6a : Influence des facteurs sociaux sur *fait que* et *ça fait* selon Goldvarb

Facteur		*fait que* Input : 0,214 n = 148/26 % p < 0,000			*ça fait* Input : 0,206 n = 145/25 % p < 0,001	
Âge	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Aînés	.66	28	48	.36	21	35
Adultes	.44	24	100	.56	27	110
			Rang = 3			*Rang* = 3
Genre	***eff.***	**%**	***n***	***eff.***	**%**	***n***
Hommes	.33	17,5	41	.72	37	87
Femmes	.63	31	107	.34	17	58
			Rang = 2			*Rang* = 2
SES	***eff.***	**%**	***n***	***eff.***	**%**	**n**
Moyen-haut	.08	4	2	.72	35	17
Moyen	.79	38	67	.16	10	18
Faible	.42	22	79	.66	31	110
			Rang = 1			*Rang* = 1

Tableau 6b : Influence des facteurs sociaux sur *fait que* et *ça fait* selon Rbrul

Facteur		*fait que* Input : 0,163 n = 148/26 % Log. −254,711 p > 0,05			*ça fait* Input : 0,167 n = 145/25 % Log. −182,701 p > 0,05	
Âge	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Aînés	[.63]	28	48	[.26]	21	35
Adultes	[.37]	24	100	[.74]	27	110
Genre	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	***n***
Hommes	[.46]	17,5	41	[.61]	37	87
Femmes	[.54]	31	107	[.39]	17	58
SES	**FW.**	**%**	***n***	**FW.**	**%**	**n**
Moyen-haut	[.13]	4	2	[.65]	35	17
Moyen	[.79]	38	67	[.26]	10	18
Faible	[.64]	22	79	[.60]	31	110

Concernant *ça fait*, la ventilation des données permet de constater que six personnes seulement produisent 96 occurrences sur les 145 recueillies, soit 66 % du total. Parmi elles, quatre sont des hommes (dont l'un fournit 21 occurrences) et cinq sont des personnes appartenant à la catégorie des adultes. Le poids de ces individus nous paraît

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

donc encore une fois manifestement être la raison du décalage entre les résultats des deux tests.

9. Discussion

Étant donné le haut degré de vernacularité du FM observé dans les recherches précédentes, nous nous attendions à une prédominance de *(ça) fait (que)* dans le corpus Lavallée. Notre première hypothèse est nettement confortée, puisque la variante représente 95 % du nombre total d'occurrences. Ce résultat dépasse largement ceux des variantes *mas* (74 %) (Mougeon et al. 2010b), *rien que* (76,2 %) (Mougeon et al. 2016), *sontaient* (62,9 %), *ontvaient* (83,3 %) (Papen et Bigot 2010) et [tʊ̈t] (75 %) (Bigot et Papen 2024).

Notre étude soutient également l'hypothèse d'un niveau élevé de cohésion sociale de la communauté de Saint-Laurent (Mougeon et al. 2010b, 2016; Bigot et Papen 2024). En effet, l'analyse Rbrul, en contraste avec l'analyse Goldvarb, n'a révélé aucun effet significatif du SES et du genre des locuteurs, contrairement à ce qui a été observé dans les autres variétés de FL. Par ailleurs, notons que les origines des interviewés n'ont également aucun effet sur l'alternance des marqueurs de conséquence. Cela suggèrerait ainsi une certaine forme d'égalité entre les divers groupes sociaux de Saint-Laurent.

Seul l'âge semble être un facteur véritablement significatif, qui ne conditionne par ailleurs que deux variantes : *(ça) fait (que)* et *alors*. On a vu que les locuteurs les plus âgés étaient ceux qui utilisaient le plus *alors*, malgré sa très faible présence. Les aînés sont représentés par des personnes âgées de 65 ans et plus, donc nées au début du XX^{e} siècle (rappelons que le corpus Lavallée date de 1987). Comme nous l'avons mentionné, à cette époque, plusieurs Métis ont été scolarisés dans des institutions où le FN était très certainement la variété enseignée et où le FM, lui, était fortement stigmatisé. L'extrait suivant illustre cette pression à l'encontre du FM, que l'intervieweur comme le locuteur opposent explicitement au « vrai français » :

(12) I : Est-ce que… à l'icole vous parliez le… le mitchif, j'suppose ? Oubendon li vrai français oubendon… ?

L12 : On itait supposii d' parlii le vrai français.

I : Comment est-ce qu'i' s' prenaient pour vous djire ça ?

L12 : Je pense que… ah oui, si on parlait pas correctement, on s' faisait reprend'.

I : En d'aut' mots, parlii en mitchif, c'tait mal ! C'tait pas correc' ! I' vous encourageaient pas parlii l'mitchif ?

L12 : Oh ben non !… D'après la rég'… lii rég' de grammére ! On apprenait la grammére pis i' fallait parlii… comme i' djisent « correctement »…

Il est donc fort probable que la tendance observée dans notre corpus illustre non seulement la disparition progressive d'*alors* (à l'instar des études antérieures), mais aussi l'héritage de l'enseignement suivi par la partie la plus âgée de la population de Saint-Laurent.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

En outre, notre étude s'est concentrée sur des caractéristiques du FM que l'on ne retrouve pas dans les autres variétés du FL. Comme nous l'avons mentionné, cette divergence se manifeste à la fois par l'utilisation de formes linguistiques calquées sur les langues algonquiennes, mais aussi par l'utilisation intensive de certaines variantes vernaculaires (conservatrices ou irrégulières) du FL. Cependant, les résultats de l'analyse interne appuient notre deuxième hypothèse, à savoir que le FM est lié à d'autres variétés de FL. En effet, comme dans la grande majorité des recherches précédentes, ni la fonction discursive ni la fonction grammaticale n'ont montré de résultats significatifs.

Enfin, nos résultats semblent contredire notre dernière hypothèse, qui prévoyait qu'étant donné le caractère minoritaire de la communauté francophone des Métis de Saint-Laurent, la variante anglaise *so* serait fortement représentée dans notre corpus, surtout chez les jeunes. En fait, celle-ci ne constitue que 2 % des occurrences relevées, marquant ainsi une divergence avec les autres communautés francophones minoritaires. On a vu qu'en français acadien, comme dans l'ensemble des variétés du FL hors Québec, *so* était non seulement bien attesté, mais qu'il montait aussi en puissance, en particulier chez les jeunes locuteurs. Compte tenu du nombre très limité de jeunes locuteurs dans le corpus Lavallée (trois hommes et une femme de moins de 20 ans), il est possible que nos résultats ne reflètent que très partiellement le FM de la plus jeune génération. On notera d'ailleurs que le locuteur qui utilise le plus de *so* est un adolescent anglo-dominant, ce qui tend à rejoindre les résultats des études antérieures.

Il reste maintenant à déterminer les forces motrices qui font diverger le FM des autres variétés sur la dimension sociale. Nous pensons que la réponse se trouve à la fois dans la nature de la communauté, dans les représentations linguistiques et dans l'identité de ses individus. Selon Fought (2018 : 238), « language plays a crucial role in the construction and maintenance of ethnic identity. In fact, ethnicity can have a more striking relationship to language than other social factors such as gender, age, or social class. » De plus, elle affirme que « The use of particular linguistic features within a variety can be a key element in the performance and recognition of ethnic identity » (ibid. : 241). Elle ajoute que « The language or dialect associated with [an] ethnic identity [...] can also be a source of pride » (ibid. : 238). La montée en puissance de l'identité métisse au Canada s'est traduite par une plus grande fierté à l'égard de la culture et des langues métisses. De plus en plus de Métis francophones parlaient alors de leur langue comme étant du 'mitchif' plutôt que du 'français' :

(13) I : Pis la langue que vous parlii à la maison, c't en français ?
L19 : Oui… mitchif !
I : Le pur mitchif ! (rire) Ouais… ouais…[14]

Même si de nombreux Métis estimaient que leur français était insuffisant, ils en étaient fiers, et certains considéraient même qu'il s'agissait d'une langue distincte :

[14] L'expression « pur mitchif » renvoie historiquement aux Métis restés attachés au mode de vie des premiers Métis de la région de la rivière Rouge, et toujours fiers de leur identité mixte. (Rodriguez, s.d.)

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

(14) L32 : Tant qu'à moé, euh, j' parle le langage de miis ancêt'. J' parle ein langage qui a itii div'loppii icitte à Saint-Laurent pour que l' monde swé capab' de s' comprend' ent' eux-aut', pour ét' capab' de communiquii ent' eux-aut'. Pis, plus j'en apprends, plus chu fiér. Mais tétben c'est vrai qu'on parle pas ben français, mais on parle not' langue pas mal ben par exemp' ! Ent' nous-aut'.

Avec la montée en puissance de l'identité métisse et l'étiolement de l'enseignement catholique, les locuteurs sembleraient ainsi avoir délaissé progressivement les variantes du FN *alors* et *donc*, au profil de *(ça) fait (que)*.

Par ailleurs, le passage suivant montre que certains intervenants dénonçaient le fait que les jeunes parlaient anglais et pensaient même que le FM devait remplacer le FN dans les écoles.

(15) L33 : À' maison… ça parle mitchif, oh oui ! Ça parle mitchif mais… J' comprends pas comment ça fait les enfants ça parlent en anglais… Mwé, tant qu'à mwé, i' devrait awér du mitchif dans l'école…

Il apparaît donc que le FM, malgré la stigmatisation qui lui a été associée, bénéficie d'un capital linguistique chez certains locuteurs, qui n'hésitent pas à le revendiquer comme outil éducatif pour lutter contre l'anglicisation des jeunes générations. À l'instar de Bigot et Papen (2024), nous soutenons donc que les Métis de Saint-Laurent sont conscients du caractère vernaculaire de leur français et que leur utilisation plus intense de formes vernaculaires telles que *(ça) fait (que)* agit comme un marqueur culturel et linguistique de l'identité métisse.

Par ailleurs, notons que, contrairement à Bigot et Papen (2024), nous n'avons pas trouvé de différence entre les origines des différents Métis. Les auteurs ont relevé que les locuteurs d'origine bretonne et canadienne-française employaient significativement moins la variante vernaculaire [tʊt] que les interviewés d'origine métisse (de Fort Rouge et du village). Bigot et Papen (2024) avancent l'hypothèse que [tʊt] agirait comme un marqueur de l'identité métisse permettant de distinguer les Métis de Saint-Laurent des locuteurs d'origine bretonne ou canadienne-française. Dans le cas de *(ça) fait (que)*, son usage quasi systématique ne permet pas de distinguer les groupes de locuteurs d'origines diverses à Saint-Laurent. À l'inverse de [tʊt], *(ça) fait (que)* ne serait donc pas un marqueur identitaire, contrairement à ce qui a été observé ailleurs, par exemple, à Casselman, en Ontario (Bigot 2016, 2019, 2020 ; Bigot et Papen 2020). Cette divergence reste néanmoins encore à être expliquée.

Pour finir, nous retiendrons l'importance des outils d'analyse. En effet, comme nos résultats le montrent, l'usage unique de logiciels statistiques tels que Goldvarb ou Rbrul limite la précision des portraits que l'on peut brosser. On a vu que le premier pouvait surgénéraliser des tendances associées à un groupe restreint de locuteurs. Rbrul, lui, ne permet pas de cibler les interviewés qui se démarquent du corpus. Ceci nous incite donc à tenir compte davantage de la variation individuelle et de données qualitatives telles que des témoignages directs pour nuancer les résultats obtenus à partir de tests statistiques.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

En somme, notre article apporte un éclairage novateur sur une variable sociolinguistique très bien documentée, de même que sur une variété de FL qui demeure encore relativement mal connue. En outre, nous avons présenté des éléments probants ainsi que des hypothèses plausibles concernant tant la divergence du FM que son affiliation avec d'autres variantes du FL. Dans le contexte d'une disparition progressive du FM, nous souhaitons que notre étude serve de catalyseur et incite la communauté académique à approfondir davantage ses recherches sur cette communauté, qui fait partie intégrante du patrimoine historique et linguistique du Canada.

Références

Bakker, Peter. 1997. *A language of our own : the genesis of Michif, the mixed Cree-French language of the Canadian Métis*. Oxford : Oxford University Press.

Bakker, Peter et Robert A. Papen. 1996. Michif and other languages of the Canadian Métis. Dans *Atlas of languages of intercultural communication in the Pacific, Asia and the Americas, Trends in Linguistics Documentation 1.3*, sous la direction de Stephen Wurm, Peter Mülhauser et Darrell Tryon, 1171–1183. Berlin : Mouton-deGruyter.

Barkwell, Lawrence J. 2016. *The Metis homeland : its settlements and communities*. https://www.metismuseum.ca/media/document.php/11956.11956.Metis%20Settlements%20and%20Communities%20Aug.%202016%20Catalogued.pdf

Berthelette, Scott. 2023. « Les femmes et la traite des fourrures ». *Encyclopédie Canadienne*, Historica Canada. www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/les-femmes-et-la-traite-des-fourrures. Date consulté : 19 septembre 2024.

Bigot, Davy. 2016. Identité linguistique et variation lexicale : les données de Casselman (ON). *Revue du Nouvel Ontario* **41** : 233–272.

Bigot, Davy. 2019. Pratiques et identités (socio-)linguistiques en Ontario français. *Travaux de linguistique* **78** : 93–116.

Bigot, Davy. 2020. Identité et variation chez les adolescents franco-ontariens. Dans *Attribuer un sens : la diversité des pratiques langagières et les représentations sociales*, sous la direction de Kristin Reinke, 177–205. Québec : Presses de l'Université Laval.

Bigot, Davy. 2021. *Le bon usage québécois : étude sociolinguistique sur la norme grammaticale du français parlé au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Bigot, Davy et Robert A. Papen. 2020. Observing variation and change in Ontario French through internal, external and identity factors. *Journal of French Language Studies* **31**(1) : 51–73.

Bigot, Davy et Robert A. Papen. 2024. A variationist study of /tʊt/ in Michif French. *Journal of French Language Studies* **34**(3) : 351–373.

Blishen, Bernard R., William K. Carroll et Catherine Moore. 1987. The 1981 socioeconomic index for occupations in Canada. *Revue canadienne de sociologie* **24**(4) : 465–488.

Blondeau, Hélène et Mireille Tremblay. 2022. The hidden dimensions of a change from below : Consequence markers in Montreal French. *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne de Linguistique* **67**(1–2) : 22–52.

Blondeau, Hélène, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay. 2019. Analyse comparative de *ça fait que, alors, donc* et *so* à Montréal et à Welland : mutations sociales, convergences, divergences en français laurentien. *Journal of French Language Studies* **29**(1) : 35–65.

Blondeau, Hélène, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay. 2022. The diverging path of consequence markers in Canadian French. Dans *Dynamics and innovation in discourse-pragmatic variation and change*, sous la direction de Elizabeth Peterson, Turo Hiltunen et Joseph Kern, 230–250. Cambridge : Cambridge University Press.

Boutal, Pauline. 1959. Souvenirs d'enfance à Saint-Laurent. Dans *Les Français dans l'Ouest canadien*, sous la direction de Donatien Frémont, 15–20. Winnipeg : Les Éditions de la liberté.

Chevalier, Gisèle. 2007. Les marqueurs discursifs réactifs dans une variété de français en contact intense avec l'anglais. *Langue française* **154** : 61–77.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Dandeneau Stéphane, Pauline Turenne, Christiane Perreault, Laura Penner et Laurence Kirmayer, sous la dir. 2012. *« Un Métchif, c'est jamais pris ». Rapport communautaire : récits de résilience des Métis francophones du Manitoba*. Réseau de recherche en santé mentale chez les autochtones. Culture & Mental Health Research Unit.

Dessureault-Dober, Diane. 1974. *Étude sociolinguistique de* /ça fait que/ : *coordonnant logique et marqueur d'interaction*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.

Dostie, Gaétane. 2006. Régularité et spécificité dans le paradigme des marqueurs consécutifs Fait que en français québécois. *Cahiers de lexicologie* **89**(2) : 75–96.

Douaud, Patrick C. 1985. *Ethnolinguistic profile of the Canadian Métis*. Ottawa : National Museum of Canada.

Falkert, Anika. 2006. La mutation achevée du connecteur ça fait que dans le français acadien des Îles-de-la-Madeleine. *The Canadian Journal of Linguistics/La revue canadienne de linguistique* **9**(2) : 39–53.

Flatrès, P. 1959. Bretagne et Canada : quelques aspects de l'émigration bretonne au Canada. *Cahiers de géographie du Québec* **3**(6) : 103–113.

Fought, Carmen. 2018. Language and ethnicity. Dans *The Cambridge Handbook of Sociolinguistics*, sous la direction de Rajend Mesthrie, 238–257. Cambridge : Cambridge University Press.

Giraud, Marcel. 1945. *Le Métis canadien*. Paris : Institut d'ethnologie.

Golembeski, Daniel J. 1999. French language maintenance in Ontario, Canada : a sociolinguistic portrait of the community of Hearst. Thèse de doctorat, Indiana University.

Golembeski, Daniel J. et Kevin Rottet. 2004. Régularisation de l'imparfait dans certaines variétés de français parlées aux Amériques. Dans *Variation et francophonie*, sous la direction de Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Carol Sanders, 131–154. Paris : L'Harmattan.

Johnson, Daniel E. 2009. Getting off the Goldvarb standard : introducing Rbrul for mixed-effects variable rule analysis. *Language and Linguistics Compass* **3**(1) : 359–383.

Lavallée, Guy. 1988. The Métis people of St. Laurent, Manitoba : an introductory ethnography. Mémoire de maîtrise, University of British Columbia.

Lavallée, Guy. 2003. *The Metis of St. Laurent, Manitoba : their life and stories, 1920–1988*. Winnipeg : Publication privée.

Leavitt, Emily. 2022. De la variation linguistique dans le rap québécois : une étude sociolinguistique. Mémoire de maîtrise, Concordia University.

Leblanc, Léo-Paul. 1999. Standardisation des connecteurs dans le français parlé en situation formelle en Acadie du Nouveau-Brunswick. Mémoire de maîtrise, Université de Moncton.

Marchand, Anne-Sophie et Robert A Papen. 2003. Les conséquences sociolinguistiques de la diaspora et de la diglossie chez les Métis francophones de l'Ouest canadien. Dans *Langues en contact : Canada, Bretagne* (*Cahiers de sociolinguistique* 7), sous la direction de Christian Leray et Francis Manzano, 29–60. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Martineau, France. 2019. Réseaux et frontières en français canadien : l'éclairage réciproque des variétés. *Travaux de linguistique* **78** : 47–69.

Martineau, France et Marie-Claude Séguin. 2016. Le Corpus FRAN : réseaux et maillages en Amérique française. *Corpus* **15** : 1–24.

Mougeon, Françoise. 2000. Les francophones et leurs styles : variation stylistique dans le français parlé de trois locuteurs du Québec, de l'Ontario et de France. Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre.

Mougeon, Raymond. 2005. Rôle des facteurs linguistiques et extra-linguistiques dans la dévernacularisation du parler des adolescents dans les communautés francophones minoritaires du Canada. Dans *Le français en Amérique du Nord : état présent*, sous la direction d'Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen, 261–285. Québec : Presses de l'Université Laval.

Mougeon, Raymond. 2006. Diversification du parler des adolescents franco-ontariens : le cas des conjonctions et locutions de conséquence. *Cahiers de la Société Charlevoix* **7** : 231–276.

Mougeon, Raymond et Édouard Beniak. 1991. *Linguistic consequences of language contact and restriction : the case of French in Ontario, Canada*. Oxford : Oxford University Press.

Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2009. Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke (1978–2005). Dans *Le français d'ici : études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, sous la direction de France Martineau, Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Mireille Tremblay, 145–184. Toronto : Éditions du GREF.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2010a. *The sociolinguistic competence of immersion students*. Bristol : Multilingual Matters.

Mougeon, Raymond, Sandrine Hallion Bres, Robert A. Papen et Davy Bigot. 2010b. Convergence vs divergence : variantes morphologiques de la première personne de l'auxiliaire aller dans les variétés de français laurentien du Canada. Dans *Vues sur les français d'ici*, sous la direction de Carmen Leblanc, France Martineau et Yves Frenette, 131–184. Québec : Presses de l'Université Laval.

Mougeon, Raymond, Sandrine Hallion Bres, Davy Bigot et Robert A. Papen. 2016. Convergence et divergence sociolinguistique en français laurentien : l'alternance rien que/juste/seulement/seulement que/ne… que. *Journal of French Language Studies* **26** : 115–154.

Mougeon, Raymond, Katherine Rehner et Françoise Mougeon. 2022. Participation in (non)salient linguistic change over the lifespan : an examination of panel speakers' life stories. *Journal of Sociolinguistics* **26**(2) : 1–22.

Papen, Robert A. 1984. Quelques remarques sur un parler français méconnu de l'Ouest canadien : le métis. *Revue québécoise de linguistique* **14**(1) : 113–139.

Papen, Robert A. 1998. Le parler français des Métis de l'Ouest canadien. Dans *Français d'Amérique : variation, créolisation, normalisation*, sous la direction de Patrice Brasseur, 147–161. Avignon : Centre d'Études Canadiennes, Université d'Avignon.

Papen, Robert A. 2002. 'Les troub' : analyse linguistique d'un texte oral en français des Métis. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* **14**(1–2) : 61–88.

Papen, Robert A. 2004. Sur quelques aspects structuraux du français des Métis de l'Ouest canadien. Dans *Variation et francophonie*, sous la direction de Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Carol Sanders, 105–129. Paris : L'Harmattan.

Papen, Robert A. 2012. Le français des voyageurs et son évolution dans l'Ouest canadien. *Revue historique* **22**(2) : 16–21.

Papen, Robert A. 2018. Le fonds Henri-Létourneau : aspects linguistiques. Dans *Langages et écritures de l'exil : l'Ouest canadien, terre d'asile, terre d'exil*, sous la direction de Pierre-Yves Mocquais, 189–204. Québec : Presses de l'Université Laval.

Papen, Robert A. 2021. The languages of the Métis in Canada. Dans *Eastern Métis. Chronicling and reclaiming a denied past*, sous la direction de Michel Bouchard, Sébastien Malette et Siommon Pulla, 67–94. Lanham (MD) : Lexington Books.

Papen, Robert A. et Davy Bigot. 2010. *Sontaient, ontvaient* et *fontsaien*t en français mitchif : variation et systématicité. Dans *Vues sur les français d'ici*, sous la direction de Carmen Leblanc, France Martineau et Yves Frenette, 201–225. Québec : Presses de l'Université Laval.

Rosen, Nicole et Élyanne Lacasse. 2014. Une comparaison des voyelles postérieures du français mitchif et du franco-manitobain. Dans *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, sous la direction de Robert A. Papen et Sandrine Hallion, 109–153. Québec : Presses de l'Université Laval.

Rehner, Katherine et Raymond Mougeon. 2003. The effect of educational input on the development of sociolinguistic competence by French immersion students : the case of expressions of consequence in spoken French. *Journal of Educational Thought* **37** : 259–281.

Rodriguez, Liliane. s. d. Lexique des manitobismes. *Usito*. https://usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/manitobismes#:~:text=Il%20en%20va%20de%20m%C3%AAme,est%20un%20r%C3%A9gionalisme%20(FR.)

Roy, Marie-Marthe. 1979. Les conjonctions anglaises *but* et *so* dans le français parlé de Moncton. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.

Statistique Canada. 2017. *St. Laurent, RM [Subdivision de recensement], Manitoba et Division No. 18, CDR [Division de recensement], Manitoba* (tableau). *Profil du recensement*, Recensement de 2016, produit nº98-316-X2016001 au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. Diffusé le 29 novembre 2017. https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F.

Statistique Canada. 2023. (tableau). *Profil du recensement*, Recensement de la populationde 2021, produit nº98-316-X2021001 au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. Diffusé le 15 novembre 2023. https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F.

St-Onge, Nicole. 1984. Saint-Laurent, Manitoba : oral history of a Métis community. Regina : Canadian Plains Research Center.

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press

St-Onge, Nicole. 1994. Cohabitation difficile : Métis, Canadien français et Bretons sur les rives du lac Manitoba (1881–1914). *Cahiers Franco-Canadiens de l'Ouest* **6**(1) : 47–74.

St-Onge, Nicole. 2004. *Saint-Laurent, Manitoba : evolving Métis identities, 1850–1914*. Regina : Canadian Plains Research Centre.

Tagliamonte, Sali A. 2006. *Analysing sociolinguistic variation*. Cambridge : Cambridge University Press.

Tagliamonte, Sali A. 2011. *Variationist sociolinguistics : change, observation, interpretation*. London : Wiley-Blackwell.

Thibault, Pierrette et Michèle Daveluy. 1989. Quelques traces du passage du temps dans le parler des Montréalais, 1971–1984. *Language Variation and Change* **1**(1) : 19–45.

Villeneuve, Anne-José, Davy Bigot et Suzanne Beaulieu. 2019. L'expression de la conséquence en français québécois : recherche empirique et pistes pour l'enseignement de l'oral. *Correspondance* **25**(4) : 1–17.

Wolfart, Hans Christoph. 1973. *Plains Cree : a grammatical study*. Transactions of the American Philosophical Society, new ser., v. 63, pt. 5. Philadelphie : American Philosophical Society.

Cite this article: Bigot, Davy & Robert Papen. 2025. De la divergence du français mitchif : le cas des marqueurs de conséquence. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*. 70(4). 705–732. https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028

https://doi.org/10.1017/cnj.2026.10028 Published online by Cambridge University Press